

L'INTIME, LIEU DE TOUS LES DANGERS

Interview de Pascale Jamouille réalisé par Etienne Cléda¹

Pascale Jamouille, anthropologue au Centre de Santé Mentale « Le Méridien », à Bruxelles, et au Laboratoire d'Anthropologie Prospective de l'UCL, enquête dans les quartiers populaires. Elle parle de la vie des gens : ce qu'ils voient, ce qu'ils pensent, ce qu'ils ressentent et pourquoi. Connue pour ses précédents travaux sur les usages de drogues en rue et la place des pères dans les cités sociales², elle s'est attaquée à trois nouveaux terrains : le milieu de la prostitution, le monde de la rue et le « cocon turc » de Saint-Josse. Partie de la question des rapports de genres, la chercheuse a vu surgir celle de l'intime qui, finalement, s'est imposée. Notre entretien avec elle porte sur son prochain ouvrage : « Amours, corps et solitudes. La fragilisation de l'intime aux marges urbaines ».³

Mots-clés

- Amour
- Intime
- Sexualité
- Précarisation
- Marchandisation du corps
- Prostitution
- Monde de la rue

1 Avec l'aide de Maria Drappa pour la transcription.

2 JAMOUILLE, P., *Drogues de rue. Récits et styles de vie, Bruxelles, 2000, La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risques, Bruxelles, 2002, et Des hommes sur le fil : La construction de l'identité masculine en milieux précaires, Paris, 2005.*

3 Il paraîtra en janvier 2009 aux éditions La Découverte.

Comment passe-t-on de la question du genre à celle de l'intime ?

Au début de mon travail de terrain actuel, je souhaitais explorer le rapport homme/femmes aux marges : comment la précarisation peut créer des souffrances de genre. Puis je me suis rendu compte que plutôt que de parler de rapport de genre, mes interlocuteurs me parlaient de leur intimité, de leur vie privée. L'intime englobe à la fois le rapport à l'autre sexe, et donc les liens affectifs émotionnels, ainsi que les rapports au corps et à la solitude. Je rencontrais des gens qui avaient un rapport plein d'angoisses tant à la solitude qu'à l'intime. Ils étaient fragilisés dans le lien à l'autre, particulièrement en difficulté pour nouer ce lien et aussi parfois pour s'en défaire.

Finalement, dans les trois milieux sociaux avec lesquels j'ai travaillé, l'intimité est atteinte. La question de la

marchandisation du corps traverse le milieu de la prostitution. Dans le monde de la rue, l'intimité est particulièrement difficile à vivre. Dans le cocon turc, les liens de l'intimité peuvent être mis à mal par les conflits de normes de genre, entre la tradition et la modernité.

La précarisation des liens, la rupture des transmissions entre les générations et un surinvestissement du corps semblent être des fils qui relient ces terrains. Que nous apprennent-ils d'une fragilisation de l'intime ?

Les trois terrains que j'ai explorés témoignent d'une fragilisation contemporaine de l'intime aux marges. Ça ne veut pas dire que l'intime n'est pas fragilisé au centre, mais que cela se voit plus aux marges, et c'est là que j'ai travaillé.

Un premier grand processus qui ébranle l'intimité tient en la **précarisation des**

liens au sens large. Les liens de familles, les liens des couples, les liens aux enfants deviennent de plus en plus éphémères. Avec les transformations des parentalités contemporaines, avec la grande précarisation qui provoque de nombreux déplacements de populations. Nous nous trouvons dans une situation où beaucoup de gens ne peuvent pas nouer des liens stables sur le long terme. Ils ont souffert de ruptures de lieux et de ruptures de liens. Pour eux, l'intime est devenu le lieu de tous les dangers.

Une deuxième fragilisation vient des **ruptures de transmission**. Il y a ici, à Bruxelles, des populations qui transmettent peu. Parfois parce qu'elles sont venues d'ailleurs, et que leur souhait était que les enfants s'adaptent à la vie d'ici. Il fallait parler le moins possible de la culture d'origine, du passé, et de ce qui maintenait les gens ensemble.

Parfois rien n'a été transmis parce qu'il y a eu des ruptures familiales. Ceci concerne autant les populations d'origine étrangère que la population belge. Des familles ont éclaté, se sont recomposées, parfois un espace de transmission a été perdu.

C'est sur ce terrain que s'inscrit un autre grand fil qui traverse beaucoup d'histoires, celui de la **marchandisation du corps**.

Sans repère, les enfants les plus fragiles se construisent une idée du bonheur à travers les médias. A ce propos, j'aime beaucoup les livres de Gilles Lipovetsky⁴ et de Joseph Tonda⁵. Le premier pour l'Europe, le second en Afrique traitent de la violence des modèles contemporains du corps. Le bonheur contemporain, tel qu'il est proposé par l'imaginaire médiatique et absorbé par les enfants, met le corps au cœur de la construction de l'identité. Or le corps est périssable et les idéaux présentés sont très peu atteignables par la plu-

part des gens. Cet imaginaire du corps est, en cela, extrêmement violent. Les enfants qui n'ont pas de contre modèles incorporent cette manière de penser.

Des parents sont venus de loin pour ce bonheur moderne. Ils se sont mis en rupture par rapport à des mondes villageois et voient dans le corps urbain de leurs enfants de quoi montrer ce bonheur aux autres. Pour exprimer à leurs enfants leur amour, ils leur donnent accès aux biens de consommation. En miroir, c'est comme ça que les adolescents expriment l'amour à autrui. Ainsi émerge, dans cette jeunesse, une tendance à financer les liens affectifs et sexuels. Celui qui finance le lien va maîtriser le lien et va pouvoir se protéger de l'abandon. Il s'agit de formes de marchandisation du lien à l'autre et de marchandisation du corps, qui mènent à des catastrophes dans des vies privées. Il y a là un risque de basculement dans des formes de prostitution, de violence sexuelle, affective, conjugale.

D'autre part, tout en affirmant que le corps construit l'identité, ce discours propose des objets de consommation comme stabilisateurs émotionnels. En cela il construit des leurres. Quand le corps ne suit plus, un sentiment d'invalidation sociale touche les personnes. Si tu n'as plus ce corps idéalisé par les médias, si ta vie ne correspond plus à l'image du bonheur qu'ils proposent, tu n'existes plus, tu es « out ». Ainsi se développe les recours massifs à la chirurgie plastique, la gastroplastie, par exemple. Toutes les solutions sont mise en œuvre pour tenter de reprendre maîtrise de ce bonheur et donc de ce corps qui commence à s'échapper.

Les recours à des drogues, la boulimie/anorexie, et autres mises en vertige du corps sont autant de symptômes des paradoxes de notre modèle culturel. Finalement, en construisant sa valeur imaginaire en fonction de modèles mar-

Service de Santé
Mentale « Le Méridien »

Rue du Méridien, 68
1210 St-Josse
02 218 56 08
meridien@apsy.ucl.ac.be

Le Méridien est un service de santé mentale agréé, accessible à toutes personnes en difficulté quels que soient leur âge, leur statut social et leur nationalité. L'équipe du Méridien développe ses **activités** dans trois directions : l'**action clinique**, l'**action communautaire** et la **recherche**. Notre équipe pluridisciplinaire offre un **lieu d'écoute et d'intervention** qui tient compte des dimensions sociales, psychologiques, culturelles et administratives de chaque situation rencontrée.

4 LIPOVETSKY, G., *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, 2006.

5 TONDA, J., *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon)*, Paris, Karthala, 2005.

chands, de modèles publicitaires, des modèles du corps, l'individu se retrouve plongé dans la solitude. C'est un modèle hyperconcurrentiel. Ainsi, dans la cour de récréation, on observe une compétition entre les enfants par rapport à l'esthétique et la possession d'objets ; ce qui se perpétue dans les tracés de vie. Voilà comment débute cette réflexion sur l'intime.

Dans le monde de la prostitution, lieu par définition de la marchandisation du corps, les pratiques sadomasochistes sont de plus en plus demandées. Les prostituées, elles-mêmes, y voient les signes d'un modèle hyperindividualiste marqué par la fragilité des liens sociaux.

J'ai eu envie de travailler avec des femmes prostituées. Pour comprendre ce qu'elles savaient des souffrances de genre contemporaines. Pas à partir de leur vie ou de ce qui les a amenées à la prostitution mais à propos de leur savoir sur l'intime, en tant qu'expertes d'expériences. C'était fantastique, parce que à partir de là, les femmes m'ont ouvert leur porte. Elles ont passé des heures à discuter avec moi. Beaucoup de ces femmes rencontrées dans le quartier Nord sont très isolées et ont fait peu

d'études. Elles doivent gérer à partir de leur expérience humaine des relations très complexes. Elles ont beaucoup parlé de leur façon de prendre corps dans la prostitution à partir des fantasmes de leurs clients. Elles racontent la solitude contemporaine, la misère affective et sexuelle qu'elles doivent traiter dans leur boulot. Elles parlent aussi de l'irruption des fantasmes parfois très lourds dans le quartier, à savoir des fantasmes sadomasochistes. Elles essaient de comprendre ce que ça dit du modèle culturel.

Maurice Godelier dit que la sexualité est le hurloir indiscret des rapports sociaux de domination⁶. La société fantasme dans la sexualité. A travers la sexualité on peut comprendre certains errements des modèles contemporains. J'ai passé beaucoup de temps à les écouter les femmes prostituées au sujet des fantasmes de leurs clients. A force d'aligner les clients, elles savent que même si l'intime est individuel, que si chaque homme arrive avec des fantasmes individuels, l'intime est aussi collectif.

Elles interprètent cet essor des fantasmes masochistes dans le quartier Nord à partir du modèle contemporain de compétition. Elles mêlent trois types d'interprétations qui se chevauchent dans l'essor du masochisme. Elles disent d'abord qu'il y a de plus en plus de gens qui sont fortement traumatisés, parce que la so-

6 GODELIER, M., *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, 2007.

PROHIBITION DES DROGUES : JUSQU'OU ? POURQUOI ?

Conférence de Line Beauchesne - Le 20 novembre - Festival des Libertés - Flagey - 20 h 30

Interdiction emblématique au sein de nos démocraties, la prohibition des drogues pose de nombreuses questions quant aux effets qu'elle induit : criminalisation des usagers, aggravation des conditions de consommation, frein à la prévention et impossibilité de contrôle des produits. Entre responsabilisation citoyenne et dangers

réels ou imaginaires, à travers la question des drogues, nous interrogerons plus globalement les logiques de l'interdit.

Conférence de **Line Beauchesne** (professeure de sciences politiques à l'Université de Ottawa, auteure, entre autres, de *Les drogues : légalisation, promotion de la santé*

et démocratie) avec comme contradicteur **Eric Janssens** (magistrat et président de l'asbl L'aide à l'enfance). En partenariat avec Liaison antiprohibitionniste.

En préalable le film « Coca zero » sera projeté au même endroit à 19 h 30. Informations : www.festivaldeslibertes.be.

ciété est de plus en plus individualiste. Le **trauma** marque la sexualité de beaucoup d'hommes qui viennent le rejouer chez elles. Elles ne peuvent pas dire qu'elles les soignent mais elles les soulagent. C'est une façon pour leurs clients de reprendre maîtrise de ce qui a fait effraction à travers des mises en scène sexuelles qui peuvent conduire au plaisir.

Elles font ensuite une interprétation plus sociale des rapports sadomasochistes. **Les rapports sociaux de domination soumission** ont envahi les rapports professionnels et les rapports de couples. Ce qui est en lien avec les rapports « ultralibéraux » de la mondialisation. Une grosse partie de la clientèle masochiste des femmes du quartier Nord est composée « des gens d'en face », du quartier des bureaux, des affaires. C'est une clientèle qui est très dominante dans sa vie professionnelle comme dans sa vie sexuelle. Ces gens doivent correspondre à des modèles de gagnants et, ce faisant, peuvent se couper totalement de leur sensibilité. Cela rejoint les discours de Benasayag, quand il dit qu'échouer et réussir sont les deux faces de la même médaille, dans les contextes de globalisation. L'échec suscite une image de soi lamentable tandis que la réussite des dominants les plonge dans la solitude et les coupe de leurs affects. D'un côté ou de l'autre, la même souffrance psychique est présente. Des femmes prostituées disent que, pour certains de leurs clients, réussir provoque une souffrance psychique énorme parce que cela leur demande de se blinder. Des rapports sadomasochistes répondraient à un besoin de se rééquilibrer, par l'humiliation, dans une vie où l'on doit toujours se montrer fort.

Leur troisième interprétation est celle des **transformations des rapports de genre**. Ils peuvent être très violents, vécus avec beaucoup de violences et de peurs pour certains hommes.

Dans les rituels sadomasochistes, la femme est souvent déguisée en homme, et l'homme en femme. Il y a des rituels de femmes dominantes qui maltraitent des hommes infantilisés, ou réduits à des objets d'humiliation. Selon les femmes avec qui j'ai travaillé, ces fantasmes seraient aussi l'expression des peurs qu'ont beaucoup d'hommes par rapport aux transformations des places et des rôles des femmes dans la société. Ils ont peur d'être dominés. Et c'est ce qu'ils mettent en scènes dans ce genre de rituel.

La rue est le lieu de l'anti-intimité. Est-ce ce mode de vie qui détruit la capacité à créer des liens ou, au contraire, ceux qui ne parviennent pas à en construire s'y retrouve plus facilement ?

A côté de la marchandisation du corps qui traverse les intimités contemporaines, le second courant que j'ai suivi est celui des **errances affectives** contemporaines, de la perte du proche et de la possibilité de vivre l'intime. S'il est aussi présent dans les autres terrains que j'ai investigués, c'est dans le monde des sans-abris qu'il est le plus visible. En travaillant avec les gens de la rue, j'ai pu identifier avec eux des mécanismes de précarisation de l'intime, de destruction de l'intimité. Ils agissent sur trois niveaux.

Des fragilités se perçoivent dans les **premiers liens d'attachement**. Certaines personnes tombent à la rue parce que leurs premiers liens d'attachement ont été carencés ou ambivalents. Depuis, l'intime est devenu pour eux un lieu de violence. Il y a chez eux comme une impossibilité de nouer des liens trop proches parce que c'est dans ces liens-là qu'ils ont été cassés. Ces gens entrent dans des dispositifs de ruptu-

re du lien pour ne pas souffrir ou pour moins souffrir.

Et en même temps, en rue, on ne peut pas vivre seul sinon on meurt. La rue est souvent le lieu de l'anti-intimité, en ce sens où il y a peu de lieux privés, de vie privée, où l'on est toujours sous le regard des autres. Même s'il y a des couples en rue, il y en a peu qui tiennent. On se trouve face à un dispositif d'errance autant dans les liens de parenté que dans les liens conjugaux. C'est le mouvement de la rue.

Un deuxième phénomène croise le premier, celui de la **situation d'inhumanité**. En rue, nombreux sont les gens qui ont eu une éducation, des liens d'attachement fiables, des ressources pour se construire des personnalités psychologiquement solides, et des liens avec les autres tout aussi solides. Mais ils ont basculé à la rue.

En rue, quand il n'existe plus de protection, toutes les caractéristiques de la « situation d'inhumanité », telle que décrite en anthropologie, sont réunies. Les anthropologues de la déshumanisation ont travaillé sur les famines, les tortures, les camps de concentrations ... Ils ont décrit des situations comme celle qu'on observe parfois en rue, quand il n'y a plus aucun recours, que la défiance est généralisée et l'exploitation mutuelle.

Et on voit comment les personnes passent à la moulinette de la rue, donc passent à la moulinette de la situation d'inhumanité. Elles perdent l'estime d'elles-mêmes, l'estime des autres, le sentiment de pouvoir être aidées, Elles perdent la confiance en l'avenir. Elles entrent finalement dans les logiques de rupture de la rue.

Dans ces errances de la rue, la dimension du genre est la première touchée. Dans toutes les situations d'inhumanité, le rapport hommes-femmes est mis à mal. Il est le lieu de la défiance, de l'exploitation, de l'absence de recours.

Les attachements en rue, ici de couples, s'avèrent dangereux tant les personnes peuvent vite se retrouver exploitées.

Le troisième niveau, est celui de la **précarisation psychique**. En rue, il y a de plus en plus de gens qui délirent. On ne sait pas vraiment dire si c'est la rue qui provoque le délire pour survivre, ou si ces jeunes vivaient une forte précarisation psychique qui les a menés à la rue. C'est un peu l'histoire de l'œuf ou la poule.

L'intime est source des souffrances qui se traduisent par un surinvestissement du corps, l'errance, ou le recours à des pratiques sexuelles extrême. S'agit-il de signes d'une difficulté à faire lien ou d'être abîmé dans sa capacité à faire lien ?

Oui il y a de ça. Lorsque la vie est vraiment mise à mal, les gens ont de multiples stratégies de défense qui ne vont pas nécessairement du côté de la santé mentale. La santé mentale, c'est la capacité de rester en lien avec soi-même et avec les autres, de produire des choses un peu atypiques qui permettent de mieux vivre et de se révolter par rapport à des dispositifs écrasants. Enfermé dans un dispositif fondamentaliste ou en vivant dans la rue, il n'est pas facile de se révolter, de créer d'autres manières de vivre, de faire évoluer le monde dans lequel on vit. Plongé dans la marchandisation des corps et dans la marchandisation des liens avec les autres, il est difficile de vivre des liens apaisés avec soi et avec les autres.

Je ne dis pas que toute la société est comme ça. Je m'attache aux situations les plus souffrantes pour regarder la construction des processus qui risquent aussi d'atteindre d'autres groupes. A travers elles, je cherche à observer ma propre société : ses supports, ses dérivés, ses délires. ■